LA VIE DU F

progrès de Cornouaille 1958

La faïence de Quimper conserve-t-elle à travers son évolution son inspiration bretonne ?

III. – *LA MAISON KERALUC*

Ça sent le Romain !

Des quatre manufactures de faïencerie quimpéroise, Keraluc est la dernière-née. Elle ne date que de 1946. Ses constructions toutes modernes se dressent sur le plateau du Frugy, à l'emplacement d'un cimteière gallo-romain de l'époque de Nerva, mis à jour au cours des travaux de terrassepre du terme ; et parce qu'un art qui ne se renouvelle pas se fossilie et ne sert plus qu'à alimenter les Musées.

Ni bragou-braz, ni triskel

Jusqu'ici, précise M. Lucas, l'art décoratif breton a utilisé deux formules : le paysan en bragou-braz, inventé par Le Beau, et le motif géo-

Nous avons noté parmi ses compositions : « La Vierge de Locmaria », « La chaise de l'Evêque », « Porgwin » Quand on possède une pareille maîtrise, on a le droit de parler art », et un reporter profane se sent tout petit devant l'autorité d'un chef d'entreprise, qui met lui-même la main à la pâte, et qui en tire de si belles choses.

Jaune, mais sans craquelures

Et nous voici intéressés à la question technique. Pour le matériau, Keraluc continue à utiliser l'argile de Toul-Gwen (Bénodet), dans la proportion de 40 %. Il y ajoute une argile ferrugineuse importée des Charentes-Maritimes, du calcaire champenois, de la dolomie et enfin de la silice, obtenue par broyage des galets marins. Le tout, épuré et malaxé, donne une pâte jaunâtre, qui, après cuisson, prend l'aspect du gâteau-biscuit : d'où le nom de biscuit donné aux faïences. (Je croyais, comme beaucoup de profanes que cette appellation était due à la double cuisson que subit la poterie !)

M. Lucas ne se contente d'ailleurs pas de combler les lacunes de nos connaissances étymologiques. Il rectifie une erreur, dissimulée dans notre premier reportage. Le grand défaut de la poterie quimpéroise, disions-nous précédemment, c'est de se fendiller au contact de l'eau chaude. Or Keraluc a déclaré une guerre sans merci à la « craquelure ». Les faïences Keraluc sont garanties « sans craquelures » à la livraison et après usage : c'est-à-dire que la Maison est prête à les échanger, si elles ne résistent pas à l'épreuve de l'eau bouillante ; ce qui ne peut arriver qu'accidentellement, puisque l'argile ferrugineuse intégrée dans la pâte lui assure toute la résistance désirable. Keraluc s'accommode très bien de la couleur jaune, due à l'emploi de la glaise de Toul-Gwenn. Vouloir y remédier par l'application d'un émail blanc, c'est augmenter le prix de revient, sans autre avantage que de flatter le goût changeant d'une clientèle versatile. Cela coûte moins d'adopter un enduit transparent et de garder au biscuit sa chaude tonalité jaune.

(Reportage photo « Progrès » et Studio Kérisit).

Ce panneau — la légende de la Ville d'Ys par Pierre Toulhouat — est l'un des bas-reliefs en faïence qui constitueront la contribution de Keraluc à la décoration de la gare de Quimper.

sement. Ainsi donc à Keraluc, il n'y a pas de Moyen-Age ; l'ultra-moderne s'y épanouit, sans transition, sur les vestiges de l'antiquité. Le Musée à lui seul constitue un programme et un symbole : à côté des amphores antiques et solennelles, auprès des urnes funéraires du premier siècle de notre être, les poteries de Keraluc sont l'expression d'un art, qui appartient pour encore à l'avenir.

M. Lucas n'est pas d'accord

M. Lucas, fondateur et directeur de l'usine, nous accueille cordialement dans son bureau. Il a sous les yeux le numéro du « Progrès » qui reproduit notre premier reportage sur la faïencerie quimpéroise. Il pointe son crayon sur quelques passages marqués de rouge, et nous déclare, sans ambage, qu'il n'est pas d'accord.

Dans l'article incriminé, nous mettions les novateurs en garde contre la tentation de vouloir renouveler le style breton par une imitation servile de style hermétique à la manière de Picasso et consorts. On ne voit pas, disions-nous, ce que l'article de Paris ou même de Vallauris peut apporter à l'art breton, qui doit sous peine de se renier, rester, par définition, un art du terroir.

M. Lucas n'est pas d'accord. Il ne défend pas Picasso, — bien que son fils soit prêt à briser des lances pour défendre le grand homme, — mais il s'indigne à l'idée que Keraluc puisse être présenté comme une contrefaçon de Vallauris. Notre reporter, il faut le souligner, n'avait jamais pensé à pareille accusation. Mais nous enregistrons avec plaisir les précisions que nous fournit M. Lucas. C'est l'honneur de Keraluc d'avoir créé, inventé les émaux de couleur. C'est Keraluc qui a lancé ces émaux, et c'est Vallauris qui les a copiés, reproduisant au fur et à mesure les nouvelles tonalités employées par Quimper.

Mais, qui dit Vallauris, dit, désormais Picasso. (Rappelons à nos lecteurs que Vallauris est une localité des Alpes-Maritimes, où la poterie, industrie traditionnelle et artisanale, a retrouvé sa vogue depuis la libération, du jour où Picasso s'est occupé de lui fournir de nouveaux thèmes décoratifs). Or, Keraluc, pour renouveler le vieux genre breton, n'a pas craint de se lancer dans les innovations. Il se fait gloire d'être révolutionnaire, en matière d'art bien entendu, et de sortir des chemins battus. On peut s'inspirer de Picasso, sans tomber dans l'imitation servile, et donner malgré tout une note personnelle. Et nous voici au fond même du problème : Peut-on rompre avec la tradition et rester quand même dans la ligne bretonne ? Oui, répond M. Lucas, et pour deux raisons: parce qu'il n'y a pas d'art breton, au sens pro-métrique, le triskel et ses variantes, mis en honneur par Quillivic. Le premier genre est tellement ressassé que seuls les Américains, gens de goût douteux, peuvent encore le supporter. Le second n'aurait rien de celtique : ces motifs que l'on a copiés sur les broderies des Bigoudènes ou sur les sculptures de Locronan, appartiennent à un fonds commun, que l'on retrouve aussi bien chez les Aztèques du Mexique que chez les Mâhrattes de l'Hindoustanie ! Le style breton resterait donc à créer. On y parviendra, si l'on fait confiance aux jeunes artistes du terroir. Et c'est pourquoi Keraluc n'utilise que des collaborateurs de crû, laisse chacun suivre sa propre inspiration, accepte les audaces des jeunes, et attend avec sérénité qu'une école s'organise ou qu'une nouvelle formule prenne corps au terme de cette apparente anarchie.

Artistes au travail

A vrai dire, nous ne sommes pas entièrement convaincus. Mais déjà M. Lucas nous entraîne dans ses ateliers et nous met en contact avec ces artistes, sur lesquels il fonde tant d'espoir. Et là, avouons-le, le charme opère. Car ces artistes travaillent sur place. Ils ne se contentent pas d'envoyer de Paris des ébauches ou des maquettes. Ils sont sur le métier. Bien mieux, ils réalisent eux-mêmes leurs propres créations, le pinceau à la main. Nous voyons un jeune gars de Pont-Aven peindre son fond d'assiette, dont le motif semble inspiré par la Grèce antique. Nous rencontrons Yvain, qui, à ses débuts, illustra les vieilles légendes bretonnes (la ville d'Ys, Tristan et Yseult, Merlin l'enchanteur), et qui aujourd'hui étudie Picasso et Braque, histoire de fignoler son métier. Nous remarquons la richesse des coloris du jeune Le Corre, un jeune qui ira loin. Mais notre vieille âme celtique vibre surtout devant les créations de Toulhoat. Moins original à première vue. Un classique, serait-on tenté de dire. Un Breton certainement. On sent que ses racines s'implantent dans la vieille glèbe armoricaine. Ce coq, qui décore une série de soucoupes émaillées, nous l'avons vu sur nos vénérables armoires de campagne. Moins stylisé, il a retrouvé une nouvelle jeunesse. C'est à Toulhoat que le Directeur a confié la réalisation des dix panneaux, destinés à orner le hall de la gare de Quimper. Celui que nous avons vu et qui représente la **Destruction de la Ville d'Ys** (photo ci-contre), ralliera, j'en suis sûr, les suffrages de tous. Et si vous voulez vous former tout de suite une opinion, allez à l'Hôtel de l'Epée. Vous y verrez une carte en céramique de la Cornouaille... et vous croirez. Il faudrait encore citer M. Mazuet, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Nantes, qui a réalisé la plupart des groupes et des icônes de la Maison Keraluc. Il faudrait enfin rendre hommage au sens artistique du Directeur. M. Lucas lui-même, qui a entrepris, pour décorer son Musée, une série de bas-reliefs, dont les sujets sont empruntés à la « Légende de l'Odet », écrite par Bolloré.

L'avenir de Kéraluc

Nous apprenons que Keraluc occupe 46 employés et produit par mois 5 tonnes de produits finis, vendus pour la plupart dans la Bretagne — ou du moins [illegible] l'Ouest — et à Paris. Faible [illegible]portation en Amérique : 5 %. Keraluc n'en est encore qu'à ses débuts. Il espère se spécialiser un jour dans la production des grosses pièces (sans aucune intention belliqueuse !) Mais il lui faudra auparavant cons-

Dans ce vase décoré par Yvain...

... et dans cette coupe de Le Corre, nous sommes en plein dans le « moderne ». Mais sentons-nous toujours le « breton » ? A chacun de nos lecteurs de s'interroger.

(Photo Studio Kérisit).

truire de nouveaux ateliers, où les artistes se trouveront à l'aise pour matérialiser leurs inspirations.

Conclusion :

Midi sonne, et la fabrique se vide comme par enchantement. Il ne reste plus que la famille Lucas pour nous aider à dégager une impression d'ensemble. Ce qui nous ramène à la définition du style breton. M. Lucas veut bien reconnaître que la Bretagne a, sans doute, monopolisé un fonds commun, qui appartient, par droit de prescription, au patrimoine national. Mais il attend autre chose du génie breton : une nouvelle formule, inspirée à la rigueur de l'art moderne, et qui exprime l'âme bretonne, sans

tomber dans une
de géométrie, m
Celtes. En guise
soire, nous reten
marque de Mlle
doit pas être l'es
Car l'œuvre d'art
piration. Et l'insp
quand on suppri
personnalité de l

Bonne chance
fend avec une si
liberté de l'expr

Y. C